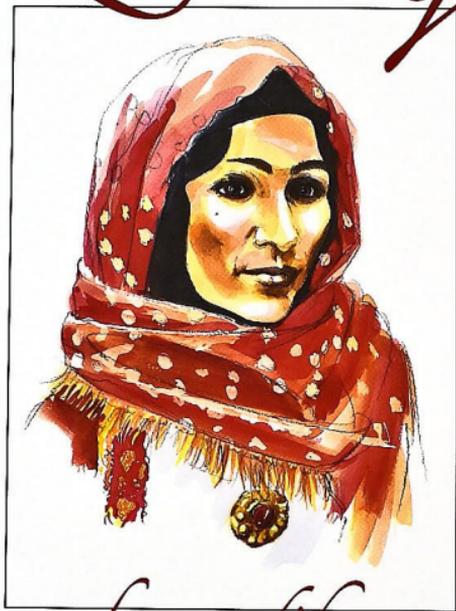


Azerbaïdjan



femmes d'hier

Azerbaïdjan

femmes d'hier

par Nur Dolay

Illustrations
de Françoise Caillette-Deneubourg

Préface
par Jean-Louis Gouraud

Éditions FAVRE SA
Siège social: 29, rue de Bourg - CH-1002 Lausanne
Tél: 021 / 312 17 17 / Fax: 021 / 320 50 59
e-mail: lausanne@editionsfavre.com

ISBN 978-2-8282-1529-4
© 2018 Jean-Louis Gouraud

Tous droits réservés pour tous pays. Toute
reproduction, même partielle, par tous
procédés, y compris la photocopie, est interdite.



FAVRE

CHAPITRE 2

XIX^e siècle

Natavan, princesse et artiste

«**N**OUS NOUS FÎMES CONDUIRE CHEZ LE commandant du district, M. Pigoulevsky, qui accourut nous recevoir à sa porte, et nous inviter pour le jour même à un second dîner. Il ne pouvait nous faire assister au premier, qui s'accomplissait au moment même où nous arrivions, parce qu'il avait à sa table deux princesses tatars, la mère et la fille, qui, selon la coutume religieuse et sociale des femmes mahométanes, ne pouvaient lever leur voile devant des étrangers. [...]

Nous étions enchantés du répit qui nous était donné par M. Pigoulevsky pour nous passer à l'eau; mais à peine barbotions-nous dans nos cuvettes, que M. Pigoulevsky arriva. Les deux princesses tatars dérogeaient pour moi aux coutumes nationales et religieuses. Elles voulaient absolument me voir.

Les deux voitures de M. Pigoulevsky nous attendaient à la porte, et lui-même attendait que nous fussions prêts pour nous emmener. [...] Les deux princesses tatars et le mari de la plus jeune des deux princesses complétaient le cercle où nous étions admis avec cordialité, et je dirai presque, à la façon dont nous y fûmes reçus, attendus avec impatience.

Les deux princesses tatars étaient, l'une la femme, l'autre la fille de Makhtikouli-Khan, dernier khan de Karaback. La mère pouvait avoir quarante ans, la fille vingt. Toutes deux portaient le costume national. La fille était charmante sous ce costume, cependant plus riche que gracieux. »

C'est ainsi qu'Alexandre Dumas décrit, dans son récit de voyage à travers le Caucase, sa rencontre à Bakou, en 1858, avec la princesse Hur-



Natavan et ses enfants.

shid Banu, dite Natavan. Il ne peut alors imaginer que la jeune femme en face de lui est une future poétesse, qui marquera de son empreinte l'histoire de la littérature d'Azerbaïdjan. Natavan a alors vingt-six ans. Outre sa mère et ses deux enfants, elle est accompagnée de son mari, le prince daghestanais Khasay Outsmief. Cet homme élégant de trente-cinq ans parlant un français parfait et les enfants du couple captivent l'attention de l'écrivain : « Une petite fille de trois ou quatre ans, vêtue du même costume que sa mère, nous regardait avec ses grands yeux noirs étonnés, tandis qu'entre les genoux de la grand-mère s'était réfugié un petit garçon de cinq ou six ans, qui, à tout hasard et par instinct, avait la main sur le manche de son kandler. Un vrai kandler, ma foi, pointu comme une aiguille, et coupant des deux côtés comme un rasoir, qu'une mère française ne laisserait jamais entre les mains de son enfant, et qui est le premier joujou qu'une mère tatare met entre les mains du sien. »

Tatar est à l'époque un qualificatif général désignant les peuples turcophones de l'Empire russe. Celui-ci s'est en effet partagé le territoire de l'Azerbaïdjan avec l'Iran en 1828, en s'emparant du tiers nord (et de la totalité des droits dans la mer Caspienne) tandis que les deux tiers sud sont annexés par son rival persan.

À cette date-là, l'Azerbaïdjan ressemble à un conglomérat de petites principautés apparues après le déclin de l'Empire safavide. Le khanat de Karabakh est l'une des plus importantes, et le père de Natavan en est le dernier khan avant

leur dissolution par l'administration tsariste.

Le prince déchu ne survit pas au chagrin de l'occupation russe et des bouleversements subséquents. À sa mort, il lègue à son enfant unique, la princesse Hurshid Banu, alors âgée de treize ans, les lourdes responsabilités issues de son rang. On l'appelle avec affection et respect *Khan Gyzy*, « Fille de Khan », un titre qui, s'il assoit son autorité, lui confère également des devoirs vis-à-vis de son peuple.

Née en 1832 à Shusha, la ville forteresse du Karabakh fondée par son grand-père, la princesse reçoit une très bonne éducation. Son précepteur Góvher Aga, à la fois homme érudit et fondateur d'œuvres caritatives, lui inculque l'amour de la poésie et de la musique, et aide la jeune princesse dans l'accomplissement des tâches publiques qu'elle assume pour œuvrer au développement social et urbain de sa ville.

Après son mariage au prince daghestanais Khasay Khan Utsmiyev, Natavan s'installe avec lui à Tbilissi, en Géorgie, où elle va côtoyer une société très cosmopolite de Russes, de Géorgiens, de Persans et d'Occidentaux. Ce séjour lui ouvre de nouveaux horizons. Elle apprend notamment d'autres langues, en plus du persan et de l'arabe qu'elle manie déjà assez bien. Toutefois elle n'est pas heureuse avec ce mari épousé sous la pression du comte Vorontsov, représentant du tsar pour le district.

À leur retour de Tbilissi, elle refuse de partir avec son mari dans le pays natal de ce dernier, le Daghestan, et demande tout simplement le divorce ! C'est impensable à l'époque, surtout de

la part d'une mère de famille, qui a déjà deux enfants. Le prince daghestanais rentre chez lui, seul, et Natavan reste à Shusha. Elle se remarie avec Seyid Huseyin, un homme du peuple. Avec sa conception avant-gardiste de l'égalité, la princesse ne fait en effet aucune distinction entre la noblesse et les gens ordinaires, mais son entourage est choqué et critique sévèrement cette union inconcevable. Même le fils de la jeune femme, Mehdikulu Khan, finit par s'éloigner d'elle. Il se consacra plus tard à la poésie, comme sa mère, sous un nom de plume manifestement significatif : *Vefa*, « la fidélité ».

Natavan met au monde cinq enfants de son second mariage sans que cela ne l'empêche pour autant de voyager dans d'autres provinces pour observer la situation de son pays, au-delà du territoire du Karabakh. Elle est frappée en particulier par les effets néfastes du colonialisme russe dans le Caucase et n'hésite pas à élever sa voix contre la politique de l'administration tsariste. Au péril de sa vie, elle prend la défense des opprimés contre les abus d'officiels malhonnêtes. Elle va même jusqu'à arracher, de ses propres mains, les épaulettes d'un certain Doubrovski, un représentant local du tsar, qui avait battu un paysan.

En vraie patriote, elle se donne pour mission de réveiller la conscience nationale de son peuple face aux discriminations de l'administration russe et promeut le progrès social en développant l'accès à l'éducation. Sous son instigation, les notables de Shusha demandent l'autorisation du tsar pour la création d'une école, et obtien-

nent en 1885 l'ouverture de l'école russo-tatare de Shusha. Les efforts de la princesse ne s'arrêtent pas là : elle subventionne généreusement l'école de filles Sainte-Nina située dans la région de Shamakhi, accorde des bourses aux élèves nécessiteux, et aide les artistes, les poètes, les gens de lettres et de sciences.

Son mécénat profite non seulement aux populations du Karabakh, mais aussi aux artistes de tout le Caucase du Sud, qui viennent chercher sa protection et ses bienfaits. Car la princesse Hurshid Banu est elle-même une grande artiste : à la fois poétesse, mélomane, dessinatrice d'avant-garde et créatrice de broderies d'une très grande finesse. « Natavan » est le nom de plume qu'elle adopte après la mort de son fils, né de son second mariage. La perte de cet enfant – mort de la tuberculose à quinze ans, en 1885 – l'affecte profondément : elle signera désormais sous ce pseudonyme, « l'affligée ».

Même si c'est sous ce nom que l'histoire se souviendra d'elle, sa poésie est célèbre dans tout l'Azerbaïdjan bien avant cet événement tragique, car la princesse est à la tête d'une floraison artistique comparable à la renaissance européenne. Sous son instigation, de nombreux cercles littéraires font leur apparition un peu partout dans le pays. Natavan anime le plus important d'entre eux, *Meclis-i üns*, une société littéraire qu'elle a créée pour rassembler tous les artistes du Karabakh. Elle entretient des correspondances nourries avec les autres poètes de son époque et aide à la formation de nouveaux regroupements dans différentes villes. Ces réu-

nions ne sont pas réservées aux seuls poètes : ce sont des espaces de rencontres et d'échanges artistiques au sens large. On y discute des nouvelles idées, de l'évolution de différents styles ; on y traduit les œuvres des grands poètes azerbaidjanais qui se sont surtout exprimés en persan, à différentes époques ; on y organise des concours dont les lauréats sont récompensés par Natavan.

Près d'une cinquantaine de poètes à travers l'Azerbaïdjan s'inspirent du style littéraire initié par la poétesse du Karabakh, et lui dédient des poèmes. L'amour est le thème central de son œuvre – non pas l'amour platonique, et ses expressions pudiques, propres à son époque. Chez elle, on découvre des vers courageux qui parlent du désir, des vers qui expriment la recherche de l'union physique avec l'être aimé. Elle brave les interdits, les critiques, la réprobation d'une société qui ne voit pas d'un bon œil autant de prise de liberté chez une femme. En effet, même chez ses contemporains masculins, ce sont encore les demi-mots, les expressions détournées qui valent.

La poésie de Natavan ne se limite pas aux sentiments amoureux. Elle prend parfois la forme de réflexions philosophiques, aborde des questions métaphysiques ou défie les conventions établies dans la société. Elle évoque les contradictions entre les lois de l'époque, de la nature et de la société, elle s'interroge sur le sens de l'abîme entre les désirs et la réalité :

« Puissé-je ne pas exister, Ô Créateur, non plus que cet univers

Ni son joyau, ce cœur affligé par la douleur
Si n'existait la rose, ni la roseraie, ni leur contemplation

Ni l'épave qui blesse le rossignol, mais seule la force de mon amour ».

On se demande si le célèbre poète portugais, Fernando Pessoa, avait connu les vers de Natavan avant de dire, près d'un demi-siècle plus tard : « être moi n'a pas de mesure/l'abîme est ma clôture ». Ou le poète turc, Cahit Sıtkı Tarancı, qui demandait, quelques décennies après Pessoa : « Mais pourquoi, mon Dieu, notre soif encore / devant la fontaine dont les eaux coulent si fort? »

Natavan se distingue également par ses talents de dessinatrice. C'est elle qui introduit la notion de perspective dans cette région dominée par les règles de la miniature, et c'est elle également qui décrit des paysages réels et des objets concrets, loin des dessins imaginaires de l'époque. Les montagnes autour d'elle, les rivières, les ponts, la mer sont autant de sources d'inspiration dans lesquelles puise son œuvre. Elle excelle également dans l'art graphique quand elle orne ses poèmes de ses dessins au crayon. Ses travaux les plus remarquables sont réunis dans un album de deux cent vingt-sept pages décorées des paysages de Shusha, ses palais, ses fleurs ou ses oiseaux. Dans ce *Cahier de la rose*, chaque poème est illustré d'un dessin, ou est-ce l'inverse?

Hurshid Banu Natavan n'est pas la seule poétesse de son époque exprimant des idées féministes. Plusieurs autres femmes en Azerbaïdjan



Fatma Khanym Kemine : originaire de Shusha au Karabakh, elle était l'amie (et un peu la rivale) de la princesse Natavan. Elle s'est distinguée par la finesse de son esprit. Elle-même avait son propre cercle littéraire. S'exprimant en persan et en turc, elle a écrit près de cinq cents poèmes.

l'ont précédée ou ont été ses contemporaines telle Fatma Khanym Kemine, mais elle se distingue par la multiplicité de ses occupations et de ses centres d'intérêt. Par exemple, les chevaux ! Dans ses haras, on élève les plus beaux spécimens de races locales, comme les fameux karabakh, eyletmez ou tokmak. L'un d'entre eux, un cheval nommé Khan, est envoyé à l'Exposi-

tion universelle de Paris en 1867, où il obtient une médaille. D'autres succès suivront dans les expositions de Moscou et de Tbilissi, avec d'autres chevaux.

Grande mécène de nombreux artistes, Natavan Hurshid Banu est également un bâtisseur. Les habitants de Shusha lui doivent la construction d'un aqueduc, de fontaines, de hammams, de jardins... Et quand leur princesse mourra en 1897, ils porteront son cercueil à l'épaule et parcourront trente kilomètres à pied pour rejoindre la ville d'Agdam, où elle sera enterrée.

Près d'un siècle et demi après Alexandre Dumas, un autre écrivain-journaliste, britannique celui-là, fait la connaissance de Natavan : un buste en bronze qui gît dans le jardin de la Croix-Rouge au centre de Bakou, en attendant d'être placé dans un musée. C'est le ministre de la culture d'Azerbaïdjan indépendant, Polat Bülbüloglu, qui l'a dénichée, avec deux autres bustes en bronze, dans une arrière-cour de Tbilissi, au milieu de pièces de ferraille à vendre. Ces bustes ornent les rues de Shusha, avant la prise de la ville par les Arméniens. Les nouveaux maîtres du Karabakh s'en sont servis de cibles pour tirer dessus :

« Je voyais les trois têtes de bronze, essellées et criblées de balles » constate avec dépit l'écrivain Thomas de Waal. « la poétesse Natavan, une jeune fille candide avec un foulard sur la tête et lisant un livre, amputée de son pouce ; le compositeur Uzeir Hajibekov, un homme criblé de balles, en costume croisé et lunettes cassées, et Bülbül, un chanteur célèbre avec un front grave en bronze enfoncé ».